Le Parisien
Mercredi 23 avril 2014

Obligée d'aimer une mère détestée

TÉMOIGNAGE. Son livre brise un tabou. Madeleine raconte pourquoi elle se doit de prendre soin de Paulette, 92 ans, malade d'Alzheimer, alors que leurs relations ont toujours été très difficiles.

C'EST L'HISTOIRE d'une fille qui n'a pas été suffisamment aimée par sa mère et qui, à 68 ans, vacille encore sous la violence de cet irréparable manque... Sauf que la mère a désormais 92 ans et qu'elle a tout oublié de ses piques, ses « ça te grossit » vachards, ses « tu ressembles à ton père » dédaigneux, ses absences, son mépris, son égoïsme destructeur. Paulette est désormais une malade d'Alzheimer comme les autres, angoissée, désorientée et fragile, qui se cramponne à la seule personne qui lui reste, sa fille. « Comment demander des comptes à qui ne se souvient pas ? » s'interroge Madeleine Melquiond dans « Chère Mère détestée »*, un livre aussi âpre et bouleversant que son titre, qui vient de paraître.

« Toute notre vie a été un rendez-vous manqué »
Madeleine Melquiond, écrivain

Cette retraitée parisienne n'est pourtant pas une ingrate, loin s'en faut. Dans la maison de retraite où Paulette l'attend et la guette, la confond parfois avec sa propre mère, l'auteur assure en avoir rencontrées d'autres, des comme elles. Des enfants adultes qui ont un jour subi cette improbable bascule : avoir à prendre soin de celui ou celle qui n'a guère été le parent rêvé. Et tenter de taire les ressentiments, la culpabilité. « Je ne peux pas ne pas m'occuper d'elle », assure celle qui aurait, tout simplement, pu tourner la page et les talons... Et qui, chaque mardi l'été

Madeleine Melquiond a aujourd'hui davantage de bouffées de tendresse que de colère envers sa mère. *(DR.)*

quand elle est dans le Sud, une fois par mois en hiver, pousse la porte de l'établissement médicalisé où Paulette, adoucie et perdue, s'en va tout doucement depuis presque trois ans.

« Elle reste ma mère, je reste sa fille. Toute notre vie a été un rendez-vous manqué. Mais... je suis quand même au rendez-vous. » Ecrire du vivant de sa mère un livre qui lui est adressé, un livre presque aussi dur que le célèbre « Vipère au poing » d'Hervé Bazin, voilà qui n'est pas facile et pas commun. Madeleine Melquiond l'a fait pour elle-même, mais aussi pour briser un tabou, tendre un miroir à tous ceux qui vivent cette situation indicible.

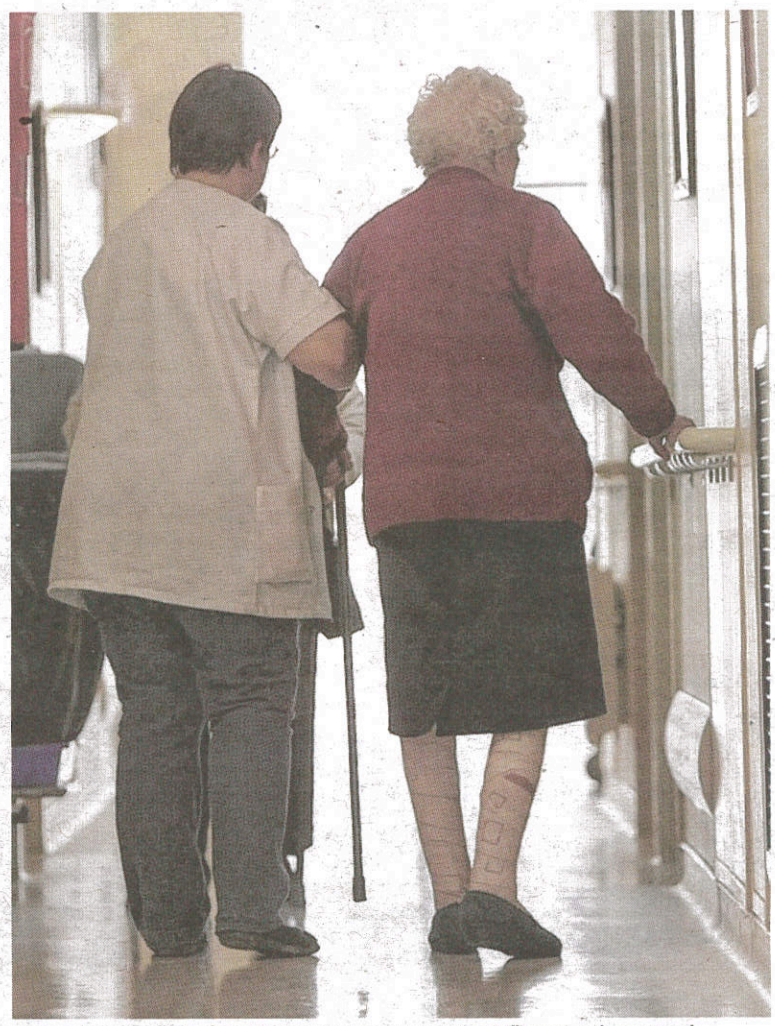
« On parle toujours de ces enfants qui souffrent de voir leurs parents adorés perdre la tête... Jamais de ceux qui n'ont pas de bonnes relations avec eux et pour qui, finalement, la maladie et la dépendance apportent un certain... apaisement. » Elle laisse flotter ce mot dans l'air, le jauge, avoue : « Je ne peux pas encore parler de pardon. »

Force est de constater, pourtant, que sa maman n'est plus si détestable, sa douleur à elle plus aussi vive. Depuis que Paulette a commencé à débloquer, à laisser ses casseroles brûler sur le gaz les unes après les autres, oublié de s'habiller, de se laver... La mauvaise mère — qui a longtemps ressemblé à une Grace Kelly altière et distante qui a enterré trois maris — s'est peu à peu effacée, dissoute dans ses attitudes hagardes et ses pull-overs tachés, a laissé la mauvaise fille reprendre une place, sa place.

« J'ai hésité à écrire. Je me suis dit : si j'attends sa mort, je ne ferai plus le même livre. » Quitte à déranger, en écrivant à quelqu'un qui ne peut plus se défendre, ne peut plus répondre... et à qui Madeleine Melquiond est encore incapable d'avouer son amour. Elle assure juste avoir davantage de « bouffées de tendresse » que de « bouffées de colère ». Et se veut lucide. « Je suis le seul lien de maman avec le réel puisqu'elle me reconnaît encore. Du coup, c'est nouveau, elle me regarde avec considération. »

FLORENCE DEGUEN

**« Chère Mère détestée », de Madeleine Melquiond, Ed. Max Milo, 16 €.*


De nombreux enfants doivent accompagner un parent vieillissant, même quand leurs relations ont été complexes tout au long de leur vie. *(LP/Arnaud Journois.)*

« L'espoir de nouer une autre relation »

Myriam Blache-Chomat, psychologue

Spécialisée dans l'accompagnement de malades d'Alzheimer, Myriam Blache-Chomat travaille en maison de retraite. Elle explique comment le lien peut se créer même tardivement.

S'occuper d'un parent en fin de vie qui ne s'est jamais occupé de vous, est-ce fréquent ?

MYRIAM BLACHE-CHOMAT. Bien plus qu'on ne le croit. J'accompagne beaucoup d'aidants qui ont eu des relations compliquées toute leur vie avec le parent dont ils ont désormais la charge. Il est même frappant, souvent, de voir à quel point ces enfants se sentent obligés de s'occuper de ceux qui les ont si mal aimés. Dans les groupes de parole, le mot revient tout le temps : « devoir ». Je dois le faire. Car personne n'a envie de mourir abandonné. Mais tapi derrière ce devoir, il y a aussi souvent de l'espoir, celui de nouer une autre relation. On est toujours le petit enfant de son parent, même quand les rôles sont inversés sur le papier. Et on a toujours besoin d'être reconnu par eux, même quand ils ne vous reconnaissent plus.

Une autre relation est-elle vraiment possible ?

La démence oblige de toute façon à se redécouvrir autrement. La maladie, surtout quand elle amène l'oubli comme la maladie d'Alzheimer, remet les compteurs à zéro. Les verrous sautent. Parfois, quelqu'un de très réservé se met à devenir très direct. Et parfois aussi, les tyrans égoïstes s'apaisent et s'attendrissent. La communication non verbale est très importante et finit par être la seule possible : des proches qui n'ont jamais rien pu se dire s'étreignent ou se donnent la main. Et même dans les reproches, il y a parfois de l'amour qui s'exprime, encore faut-il l'entendre. Une personne âgée qui assène à son fils : *tu n'es pas venu me voir depuis huit jours*, alors qu'il est venu la veille, elle lui dit aussi et surtout : tu m'as manqué.

On peut donc faire la paix avec quelqu'un qui a perdu la tête ?

Il y a des enfants qui ne renouent pas le lien, mais le seul fait d'essayer est apaisant. L'assistance des derniers instants, c'est un rendez-vous avec l'autre, même si on n'en a pas le mode d'emploi. Pour beaucoup, c'est rendre à son parent ce qu'il nous a donné. Mais c'est parfois prendre ce qu'il nous donne, même tardivement. C'est une expérience douloureuse dont on peut tirer de l'apaisement, paradoxalement. On apprend à se protéger, à identifier ses limites, à prendre de la distance par rapport à ses ressentiments... C'est une occasion de « grandir », même à 65 ans.

Propos recueillis par **F.D.**

vendredi
Le Parisien MAGAZINE
A un mois des élections, le cri du cœur d'Elisabeth Guigou et Daniel Cohn-Bendit
Fiers d'être européens !
VOITURE ÉLECTRIQUE : 10 RAISONS DE S'Y METTRE
GASTRONOMIE
SUIVEZ LE BON GUIDE
FAITS DIVERS
UN SÉDUCTEUR PLEIN D'ASSURANCES
CULTURE
LES GRAFFEURS ONT LA COTE
avec TV MAGAZINE et
Le Parisien
Au sommet !